

Iouri Annenkov (1889-1974) propos de Trotsky sur l'art

Extrait de « Journal de mes rencontres : Cycle de tragédies », traduction Pavel Chinsky, dans Labyrinthe 6, année 2000



Iouri Annenkov, Portrait de Trotsky (1923)

À la faveur d'une séance de pose, à partir de la fin janvier 1923, Annenkov approche Trotsky.

D'après les récits, le plus souvent haineux et sarcastiques, Trotsky était un homme malingre de petite taille (un « menchevik », le raillait-on). Trotsky avait effectivement été proche des mencheviks dans sa jeunesse, mais cela n'avait aucun rapport avec son apparence extérieure : il était grand, trapu, large d'épaules et très bien bâti. Ses yeux, à travers les verres du pince-nez, brillaient d'énergie. Il m'accueillit fort aimablement, presque amicalement, me disant aussitôt :

— Je vous connais bien comme peintre. Je sais que vous avez travaillé à Paris avant la guerre. Je connais vos illustrations des Douze de Blok, et j'ai chez moi un livre sur vos portraits. Je connais également votre participation aux «spectacles de masse» ¹. J'espère que vous avez vous aussi entendu parler de moi, si bien que nous voilà de vieilles connaissances. Prenons place.

Nous nous assîmes. Trotsky engagea la conversation sur l'art. Mais pas sur les peintres russes. Il parlait de l'« école de Paris » et de la peinture française en général. Il mentionnait les noms de Matisse, Derain, Picasso, mais peu à peu, il s'absorbait dans l'histoire. Mon intérêt avait été particulièrement éveillé par les remarques assez mordantes de Trotsky sur le fait que la révolution française ne s'était aucunement reflétée dans l'art.

— Est-ce que dans le « Marat assassiné » de David - disait Trotsky - il y a quoi que ce soit de la révolution ? Résolument rien. Uniquement l'anecdote : Marat nu dans sa baignoire. Est-ce que la célèbre « Liberté guidant le peuple » de Delacroix exprime l'essence de la révolution ? Bien sûr que non. Un gamin avec deux pistolets, une sorte de romantique en haut-de-forme marchant sur les cadavres avec à leur tête une beauté antique à la poitrine découverte portant un drapeau tricolore ? Anecdote romantique, en dépit des admirables qualités picturales. Mais dans le « Sacre de Napoléon » le même David a su brillamment exprimer toute l'ineptie pompeuse de ce rituel... Le portrait, le paysage, la nature morte, l'intérieur, l'amour, la vie quotidienne, la guerre, les événements historiques, la joie, la tristesse, la tragédie, même la folie (repensons ne serait-ce qu'à la « Folle » de Géricault) - tout cela a trouvé son expression en peinture. Mais la révolution et la peinture - cette union n'a pas encore été inventée.

J'ai objecté à Trotsky que la révolution en art est avant tout la révolution des formes d'expression de ce dernier.

¹ « L'Hymne du Travail affranchi » (Petersbourg, 1.mai 1920) et « La Prise du Palais d'Hiver » (Petersbourg, 25 octobre 1920). [NdA]

— Vous avez raison, répondit Trotsky, mais c'est une révolution locale, la révolution de l'art lui-même, et outre cela une révolution très repliée sur elle-même, inaccessible au grand public. Je parle moi du reflet de la révolution d'ensemble, de la révolution humaine dans l'art dit « figuratif » qui existe depuis des millénaires. La « Cène » existe ; la « Crucifixion » existe ; même le « Jugement dernier » existe, et pas n'importe lequel : celui de Michel-Ange ! Et la révolution ? Je n'ai pas vu de révolution. Les tableaux réalisés aujourd'hui par les peintres soviétiques qui visent à « refléter » le surgissement naturel révolutionnaire, le pathos révolutionnaire, sont misérablement indignes non seulement de la révolution, mais de l'art lui-même...